



A L'ANNÉE PROCHAINE !

COMMENT ÉCRIRE EN RÉBUS

Le Français, né malin, emploie quelquefois le rébus avec finesse.

M. Flamand, médecin, ne montait jamais sa garde, c'est un fait reconnu ; mais, en revanche, lorsqu'il était cité devant le conseil de discipline, il y envoyait des missives originales. En voici une :

Le Président.—Messieurs, le docteur Flamand, assigné pour avoir manqué sa garde, me fait parvenir le billet suivant, que je livre à vos méditations, n'y comprenant rien du tout :

Aves	Par suite de plusieurs	Aves
Prendre	Je n'ai pu, messieurs,	Prendre
Nous	De monter la garde ;	Nous
Pot	Je n'ai pu quitter l'	Pot
E	Où mon vin était	E
Voir	Pourtant on me fait	Voir
Aimés	Que vous allez être	Aimés
Quatre murs	A me mettre	Quatre murs
Ouverte	Voyant ma prison	Ouverte
Vue	J'ai différé notre	Vue
Mise	D'un ami j'ai pris l'	Mise
Faites	Espérant sur ces	Faites
Ailles	Ne pas vous trouver sans	Ailles

Après avoir longtemps examiné le billet, le conseil interpelle un monsieur qui l'a apporté, et demande ce que c'est.

Le Monsieur.—C'est un rébus (Rires).

Le président.—Encore faut-il en avoir la clef ?

Le Monsieur.—C'est facile. Vous voyez que chaque ligne est entre le même mot répété. Ajoutez-y donc le mot : *entre*. Voici comment l'excuse de mon ami se lit :

“Par suite de plusieurs entraves, je n'ai pu, Messieurs, entreprendre de monter la garde ; entre nous, je n'ai pu quitter l'entrepôt où mon

vin était entré. Pourtant on me fait entrevoir que vous allez être entraînés à me mettre entre quatre murs : voyant ma prison entr'ouverte, j'ai différé notre entrevue. D'un ami j'ai pris l'entremise, espérant, sur ces entrefaites, ne pas vous trouver sans entrailles.”

Au milieu du rire général, l'officieux ami du docteur Flamand entend condamner ce savant à vingt-quatre heures de prison.

LES FAUX PROVERBES — LE SENS MORAL

Vous entendez quelquefois dire : *Une fois n'est pas coutume*, comme si une mauvaise action n'était pas mauvaise lors même qu'on ne la commet qu'une fois ; comme si une première faute commise n'amenait pas fatalement la répétition de cette même faute.

Pour vous décider à faire une chose défendue, on vous dira : *La fin justifie les moyens*, ou bien, *Nécessité n'a pas de loi*, comme si nous ne devions pas être honnêtes et probes en toute circonstance.

Pour vous entraîner au mal, on vous dira : *Il faut hurler avec les loups*, mais on n'ajoute pas que tôt ou tard les loups tombent sous le plomb du chasseur.

D'autres dictons : *Charité bien ordonnée commence par soi-même*, *Chacun pour soi*, sont tout aussi faux. Il ne faut pas seulement songer à soi, il faut considérer les autres hommes comme des frères ; nous sommes enfants d'une même famille ; il faut faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous mêmes.

Les proverbes de ce genre ont été faits par des hommes qui voulaient faire taire la voix de leur conscience. Ceux qui les prennent pour règle de leur conduite, affaiblissent leur conscience ; ils se permettent bientôt toutes sortes d'indélicatesses, promettent sans tenir, mentiront sans embarras, prendront le bien d'autrui sans grand scrupule.

Les gens qui s'abritent derrière ces dictons, appellent niais l'honnête homme qui dit la vérité quand un mensonge paraît plus profitable ; ils traitent de sot le domestique fidèle qui s'interdit les bénéfices faits aux dépens de ses maîtres, le brave ouvrier qui veille aux intérêts de son patron.

Ceux qui règlent leur vie sur de pareilles maximes arrivent à ne plus distinguer ce qui est bien de ce qui est juste de ce qui est injuste, ce qui est mal ; ils sont plus à plaindre que les malheureux qui ont perdu l'ouïe ou la vue, car ils ont perdu le sens le plus précieux, le *sens moral*.

L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

